

Gunars Salins<sup>v</sup>

## Poèmes

traduits par Biruté Cipliauskaitė et Nicole Laurent-Catrice

Gunars Salins est né en 1924 en Lettonie où il publia ses premiers poèmes.

Réfugié en Allemagne à partir de 1944, il émigra aux États-Unis où il vit depuis 1950. Il a une chaire de psychologie au New Jersey.

Il a publié trois recueils de poèmes : *Vent de brume* (1957), *Soleil noir* (1967), *Rencontre* (1979).

Il fut l'un des fondateurs de « La Cuisine de l'Enfer », groupe poétique de poètes lettons à New York dans les années 50-60.

Il a été traduit en anglais, allemand, français, espagnol, norvégien, suédois, estonien, lituanien et hongrois. Il a lui-même traduit Rilke, T.S. Eliot, Robert Frost et Dylan Thomas.

Il a publié également de nombreux articles de critiques littéraires.

### VISION

Ma mère me porte sur la tête dans mon berceau.  
Elle marche comme une indienne, sans tenir son fardeau.  
Je me fie à ce balancement.  
Ce balancement entre elle et moi.  
Balancement entre elle et la terre.  
Balancement entre vous et la terre et les étoiles.

Ma mère me porte sur la tête dans mon berceau.

Ma mère me porte sur la tête dans mon cercueil.

## CONCERT DANS LA CATHÉDRALE DE RIGA

Mains. Deux mains. Tranchées  
il y a vingt ans sur les rails de Vorkouta.  
Par un étrange caprice elles jouent de l'orgue, ces mains,  
les mains seulement

tandis que quelqu'un (un autre), avec ses pieds amputés  
— ils ont gelé —

avec les pieds seulement  
court sur les pédales de l'orgue depuis vingt ans,  
court depuis le cercle polaire  
vers son foyer.

## PRINTEMPS DANS LA VILLE

Un jour de bruine  
chaude et douce,  
je sentis sur mon visage  
je sentis sur le menton  
pousser, non ! pas ma barbe,  
l'herbe tendre.

En voilà un endroit !, grogné-je,  
et j'essayai d'éviter les passants.

Comme j'allais enfin descendre sous terre  
quelqu'un doucement me prit par le bras :  
« Quel imbécile !  
Où veux-tu donc que pousse l'herbe de la ville ?  
Si elle doit pousser  
ça n'est pas sur les pierres ! »

Je le regardai du coin de l'œil :  
sur ses joues aussi pointait l'herbe nouvelle  
et s'ouvraient les premières violettes.

Printemps dans la ville.

## PAYSAGE FAUVE AVEC FEMMES

Femmes,  
encore humides  
de glaise.  
Les empreintes digitales de Dieu, vertes et rouges,

— ou peut-être les traces de la langue de Dieu ?  
Serait-ce qu'il vient tout juste  
de les faire sortir de la glaise  
à coups de langue ?

## CHANSON

Quand vint le froid ma voix s'enroua  
et un jour mon chant  
gela complètement.

Je bus du lait chaud avec du miel  
et je n'eus qu'une seule prière :  
que le chant revienne, même s'il n'était  
que rumeur de vaches ou bourdonnement d'abeilles.

Et je fus exaucé : une nuit, alors  
que ceux qui me soignaient étaient partis,  
des abattoirs du port firent irruption dans les rues  
des bêtes à cornes.

Assoiffées, elles emplirent la ville de leurs mugissements.  
Lancées au galop,  
leurs flancs et leurs mufles fumant,  
elles firent fondre la neige sur les fenêtres, les arbres,  
les places et les gratte-ciel.

J'ouvris brusquement la fenêtre — un cri  
dégela ma voix. Des vaches s'y abreuvaient  
comme dans un fleuve à l'heure de midi :  
leurs pis tièdes dans ma chanson s'y baignant,

leurs pis tièdes dans ma chanson s'y baignant.

## SA VOIX

Autrefois sa voix était claire, sans poids —  
une aquarelle. Son chant  
peignait sur les murs et les plafonds  
des fresques fleuries avec des papillons, des oiseaux  
et des amants ensorcelés.

Mais maintenant

sa voix est métal :  
du bloc de pierre qu'elle a devant elle,  
elle sculpte en chantant  
un sphinx — un sphinx qui garde  
le silence.

## DANSE

(Peinture murale à demi écaillée)

Un Christ

en route vers le ciel, les paupières closes comme s'il dormait encore,  
les pieds transpercés par les clous

— un danseur

qui s'éloigne du monde en gambadant.

Mais il lui manque le diaphragme — à sa place,

invisible à mes yeux,

est-ce la chair de Dieu

qui danse?

## PIÈCE DE MUSÉE

Dans les cercles brillants d'une vieille pierre solaire  
j'ai senti la chaleur de siècles de soleil  
et je suis revenu à la vie.  
J'ai entamé une danse rituelle.  
J'étais le dieu de cet autel.

A la fin, encore tout essoufflé comme un dieu,  
j'ai embrassé ma petite amie par-derrière  
et j'ai voulu poursuivre la visite.

Mais aussitôt un gardien s'est interposé :  
— Vous ne pensez pas, lui dit-il en me montrant du doigt,  
vous ne pensez tout de même pas emporter cette pièce  
exposée ?

Et rien n'y a fait :  
ni mes papiers, ni le désespoir de mon amie, rien, rien.  
Le gardien appela un autre gardien et à eux deux  
ils me firent entrer de force (comment ? je ne sais pas)  
dans la pierre de soleil.

Qui sait depuis combien de temps je suis dans ce disque de pierre.  
Parfois mon amie vient me voir, elle me serre contre elle  
— quand les gardiens tournent le dos —  
et elle murmure : « Mon amour ».

Et c'est ainsi que nous vivons maintenant.

## AUTOMNE

Tu me regardes de tes yeux éblouis,  
toi, la terre.  
L'odeur de sueur de tes aisselles offense mon odorat.  
Soudain tu te dresses : de tes hanches  
tombent des amas de feuilles —  
tu me bouches le passage, terre,  
incontournable.

## MUSICIENS À UNE VEILLÉE FUNÈBRE

Au matin s'assemblent dans ma maison  
des hommes presque éteints.  
Ils montent sur la table, le lit, les étagères  
comme s'ils voulaient atteindre le ciel — et ils entonnent  
des louanges  
du pays natal? de la liberté? des fleurs?

Quand leurs voix s'enrouent ils soufflent  
dans les paumes vides de leurs mains ouvertes, comme si  
c'était cinq trompettes infatigables.  
Du plafond tombe du plâtre, au lieu de la grâce,  
il blanchit leurs joues bouffies  
et leur nez de pitre.

La famille rit, applaudit,  
récite un Notre Père en se signant.  
Avec un morceau de miroir, un enfant fait sauter  
dans ses yeux les lièvres du soleil, comme dans la chanson.  
Oh! lumière immortelle du matin.  
Cependant ses paupières ne clignent pas,  
pupilles dilatées comme celles de chats dans le noir.  
Yeux de la justice.  
Amen.

Eux, ils continuent à sonner.  
Deuil? jubilation? pour qui?  
pour le pays? les héros tombés? les fleurs?  
pour les rues? la liberté? ou les jeunes filles tombées?

Ne le demandez pas. Eux,  
les musiciens de la veillée ne peuvent s'arrêter.  
La roue du destin nous réunit.  
Les rêves des morts nous tiennent éveillés  
dans le soir.